

« *Quelle universalité ?* »

L'universel est confié à chacun
et donc à nous aussi les catholiques
comme un service, un ministère,
et non pas comme une excellence, un pouvoir,
comme la responsabilité d'une Alliance
qui, du fait de la Création,
court dans l'humanité tout entière.

Guy Lafon

A l'heure de la mondialisation

Qu'on aille d'un bout du monde à l'autre, on est sûr de trouver du Coca-Cola pour se désaltérer ou de trouver un Mac-Do pour se restaurer. On entendra partout les mêmes chansons et on rencontrera toujours quelqu'un susceptible de parler anglais. On trouvera aussi les moyens de communiquer avec le reste de la planète : Télévision, téléphone et internet sont à peu près partout à la disposition de tous. Les multinationales étendent leur emprise sur l'univers. Aujourd'hui les capitaux se déplacent librement d'un continent à un autre et avec eux une certaine vision du monde. Tous les pays, à en croire l'Occident européen ou l'extrême Occident américain, sont appelés à respecter la démocratie et à s'incliner devant la Déclaration des Droits de l'Homme, en particulier ceux qui concernent la liberté.

Cette manière de vivre, aux yeux de certains, a quelque chose de religieux. Lorsqu'ils déclarèrent la guerre à l'Irak de Saddam Hussein, les Etats-Unis prétendaient appeler la croisade des « Droits de l'homme ». Cette manière de voir concordait bien avec la conscience qu'ils avaient d'eux-mêmes. En 1956, le Congrès américain avait adopté une nouvelle devise : « in God we trust » (« Nous croyons en Dieu »). Sans doute conscients que l'argent est ce qui fait vivre l'humanité, ils apposèrent cette devise sur toutes les pièces de monnaie et sur les billets de banque. Serait-ce une façon de dire que l'argent est Dieu ?

Il est intéressant de remarquer que cette devise prenait la place d'une autre : « E pluribus unum. » Autrement dit, la foi en Dieu conduit à transformer « la pluralité en unité ». A en croire l'Evangile, ces deux mots d'ordre sont assez proches l'un de l'autre. La « mondialisation » que nous connaissons serait-elle le fruit de la prière de Jésus que nous entendons en ce dimanche : « Que tous soient un ! » ?

Le danger du monothéisme

Le christianisme se présente comme un monothéisme mais il faut prendre garde. Cette référence au Dieu unique n'est pas celle dont parlent Platon ou

Aristote. Dieu était conçu, depuis les Grecs, comme la cause première de chaque chose et de chaque événement : la réalité suprême à laquelle est soumis tout ce qui existe. Il semble bien que, depuis l'existence des monothéismes, on ait eu tendance à faire de l'humanité dans son ensemble une image de ce dieu. Elle s'est donné des chefs sacrés à la volonté desquels il fallait se soumettre autant qu'un effet est soumis à une cause et former ainsi un ensemble bien uni. Le mot « hiérarchie », soit dit en parenthèse, traduit l'expression « chefs sacrés ». Tout système hiérarchique a quelque chose de monothéiste. On ne veut y voir « qu'une seule tête » (e pluribus unum !). Des philosophes contemporains ont su montrer que les régimes totalitaires sont le fruit de ce monothéisme-là.

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob. Dieu de Jésus-Christ non des philosophes et des savants » : Pascal, ce grand chrétien, avait compris que l'Évangile ne nous conduit pas au monothéisme. Il n'a rien d'une cause première ce Père auquel s'adresse Jésus-Christ. Il n'est pas celui à qui il faut se soumettre ; il est l'Autre en qui il veut résider. S'il fait un avec lui ce n'est pas comme un effet ajusté à une cause mais comme deux amoureux qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre : « toi en moi. » Jésus nous révèle qui est Dieu. Il est celui qui s'efface devant l'autre. Aux premiers jours de la vie publique de Jésus, près du Jourdain où il rencontre le Baptiste, le Père s'efface devant lui : « En lui j'ai mis toute ma confiance. » Au cœur de sa mission, sur la montagne, Pierre a réentendu la même voix qui révélait en Jésus non une cause mais un appel : « Celui-ci est mon Fils ; écoutez-le. » Au terme de sa mission, Jésus sort de ce monde non pour le manipuler mais en s'inclinant devant ses amis à qui il transmet ce qui l'a animé, l'amour qui est la seule réalité digne d'être honorée : « Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée... pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et que moi aussi, je sois en eux. »

Le Dieu de Jésus

Où est Dieu ? Il n'est pas en un point fixe comme le moteur immobile dont parle Aristote. On le trouve dans le mouvement. Jésus est « envoyé » et il retourne au Père. Ses amis sont envoyés : « Je veux que là où je suis ils soient eux aussi avec moi. » Là où je suis ? Qu'est-ce à dire ? Parle-t-il du ciel où il retournera à l'Ascension ? Il songe au contraire à ce monde cruel : « Je vous envoie comme des moutons parmi les loups. » Ses amis le retrouveront lorsqu'ils sortiront d'eux-mêmes et s'inclineront devant autrui comme lui-même s'était incliné devant eux en leur lavant les pieds.

Qui est Dieu ? Méfions-nous des mots. Certes, « Il est le Tout-Puissant » ; ce sont les mots du Credo. Mais sa puissance n'a rien à voir avec celle des grands généraux ni avec celle des gouvernants. Et encore moins avec l'habileté des grands financiers ! Elle s'est manifestée avec éclat au jour de la croix. Dépouillé de ses vêtements, il se dépouillait de lui-même devant le Père. Il s'inclinait devant le Père comme il s'était incliné devant ses amis. Le Fils leur confiait la tâche qui était la sienne et qui a fait sa gloire. Il s'inclinait

devant eux en leur transmettant sa grandeur : « Vous ferez des choses plus grandes que les miennes. » Ce qui reste à vivre est toujours plus grand que ce qui déjà a été vécu.

« Père qu'ils soient un comme nous sommes un ! » Forte de cette prière l'Eglise catholique affirme qu'une tâche universelle lui est confiée. Ne croyons pas que cette universalité ressemble à la globalisation que nous vivons. L'universalité nous protège de toutes les clôtures. Le monde tel qu'il est serait-il achevé dans son unité que notre désir aurait encore à dépasser les limites qui le définiraient. En aimant ce monde et ceux qui le peuplent, nous aurions à nous tourner vers l'Autre de ce monde : en chaque rencontre humaine nous le rencontrons. Ce que nous appelons « universel » est une réalité dont il convient de se laisser envahir. Elle nous tourne vers une unité qui ne sera jamais atteinte et qui habite nos désirs.

Michel Jondot